

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales
Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales
Band: 49 (1991)
Heft: 1

Artikel: Est et tiers monde : les illusions de l'Occident
Autor: Masméjan, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-140044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EST ET TIERS MONDE : LES ILLUSIONS DE L'OCCIDENT

Jean-Pierre Masméjan,
ancien directeur
Chambre vaudoise du Commerce
et de l'industrie,
Lausanne

Malgré de très sensibles différences, des points communs apparaissent entre la situation des pays de l'Est, fraîchement libérés, et celle du tiers monde. Ce dernier, d'ailleurs, ne s'y trompe pas : il redoute par dessus tout que l'argent qu'il recevait de nous, c'est-à-dire de l'Occident industrialisé, ne prenne désormais un autre chemin. Mais ce qu'on devrait craindre plus encore, c'est que nous commettions avec l'Est les erreurs mêmes que nous accumulons avec le tiers monde depuis 40 ans.

Il faut reconnaître, en effet, que dans les pays dits "en voie de développement", les résultats ne sont pas brillants, malgré les milliers de milliards investis sous forme de dons ou de prêts. Un peu partout, et surtout parmi les plus pauvres, on parle de recul, de détérioration de la situation. Ils succombent sous le poids de la dette, souhaitent qu'on la leur remette, tout en appelant de nouveaux crédits.

Les seuls qui aient vraiment réussi, les nouvelles puissances industrielles de l'Extrême-Orient, sont ceux-là même que nous avons le moins aidés.

On peut très honnêtement se demander si ce n'est pas notre aide qui porte malheur à ces pays. De là à conclure qu'il faut laisser tomber le tiers monde, il n'y a qu'un pas, que nous ne franchirons pas. Que nous le voulions ou non, nous restons solidaires. Mais force est de reconnaître que notre aide est entachée de grossières erreurs, qui n'ont jamais été corrigées. Et nous nous apprêtons à commettre les mêmes, avec les mêmes effets, dans les pays de l'Est.

Quelles sont ces erreurs ? J'en vois essentiellement deux qui consistent à prendre nos rêves pour des réalités. Ce sont : l'illusion capitaliste et l'illusion libre-échangiste.

1. L'ILLUSION CAPITALISTE

Elle revient à penser que l'argent résout tous les problèmes. C'est une attitude propre au riche, donc à l'Occident, pour qui c'est la manière la plus facile de se libérer de ses obligations. Quant aux pauvres, on n'en a guère vus jusqu'ici refuser l'argent qu'on leur propose. C'est humain.

Pourtant l'endettement est là pour nous prouver que la solution est mauvaise. Le tiers monde, qu'on a arrosé de milliards est écrasé par la dette mais son économie n'en va

pas mieux pour autant. Et il n'est pas certain que les dons à fonds perdus aient des effets meilleurs.

On a oublié les hommes

Ce qu'on oublie, en Occident, c'est que, dans l'économie libre et capitaliste, que l'on veut exemplaire, ce n'est pas tant l'argent qui compte que les hommes. L'argent n'est guère qu'un instrument, plus ou moins utile, selon l'usage qu'on en fait. Ce sont les hommes qui le font fructifier, par leur imagination, leur esprit d'entreprise, leur ténacité. Mais on ne mobilise pas les hommes comme les milliards. Pour faire le citoyen-capitaliste d'aujourd'hui, il a fallu deux mille ans de sagesse grecque, d'ordre romain et de foi chrétienne, le tout additionné de bien des crises et des révolutions. Sans qu'on puisse prétendre que le produit soit achevé.

On peut espérer que, la recette étant connue, il faudra moins de temps pour le tiers monde. Mais ce serait faux de penser que les hommes se transforment d'un coup de baguette magique. Nous aurons besoin, de part et d'autre, de beaucoup plus de patience, de persuasion, de compréhension et de dialogue que d'argent. S'il doit y avoir "développement", c'est-à-dire évolution, ce sont les hommes qu'il faudra motiver, qui devront s'adapter, modifier leur manière de travailler, voire de vivre et de penser. Cela prend du temps et de la peine.

Pour réussir, il faut partir de l'immédiat, du concret, et respecter les inévitables étapes. Il est vain d'équiper les gens d'une technique qu'ils ne savent ni faire fonctionner ni même entretenir. Les plus efficaces de nos institutions d'aide au tiers monde l'ont compris depuis longtemps.

Quand des hommes motivés prennent leurs destins en mains, ils trouvent toujours l'argent qu'il faut. Mais on a cru s'en tirer d'un coup par un tour de passe-passe, imposant d'en haut des plans démesurés, concoctés le plus souvent dans des officines occidentales avec la complicité de dirigeants locaux. Car nos intérêts à très court terme rejoignaient ici la vanité et la naïveté des chefs indigènes. Nous souhaitions vendre notre haute technicité sans trop nous préoccuper de savoir si elle pouvait être utilisée. Eux, de leur côté, n'avaient qu'un désir : donner l'impression qu'ils étaient capables de vivre et de travailler à l'occidentale et ne pas être traités en "sous-développés". Il faudra pourtant bien admettre que le développement exige des étapes, que les milliards ne font pas de miracles et que l'essentiel réside dans la volonté et la formation des hommes, qui a toujours été affaire de temps et de patience.

L'Est : retour au sous-développement

Et l'Est, me direz-vous, en quoi cela le concerne-t-il ? En ceci qu'après un demi-siècle ou trois quarts de siècle de bonheur socialiste, on a si bien fait table rase que ces pays se trouvent eux aussi dans un état de véritable sous-développement. Le peu d'économie qui fonctionnait encore a été démoli par les récentes révolutions démocratiques. Pour retrouver un niveau comparable au nôtre, il leur faudra pratiquement tout re-

construire : infrastructure, équipement industriel, mécanismes et circuits économiques. Une simple question d'investissements, donc d'argent, direz-vous ? Non, car il faut commencer par refaire les mentalités. Certes, celles-ci sont apparemment plus proches des nôtres que celles du tiers monde. Mais ce n'est pas certain et, même si c'était le cas, il reste beaucoup de chemin à faire. S'il est relativement aisé de faire une révolution politique, la révolution économique prend infiniment plus de temps, de peine et d'argent. L'argent ne vient d'ailleurs qu'en dernier lieu. Il n'a de chance d'être utile et fécond que quand les autres conditions sont réunies.

L'économie de marché : d'abord des chefs d'entreprise

L'Est et l'Ouest sont à peu près d'accord : il faut reconstruire l'économie de marché. Mais qu'est-ce qu'une économie de marché ? Avant d'être une accumulation de milliards - qui ne se sont d'ailleurs amassés que petit à petit - ce sont des milliers, des dizaines de milliers de chefs d'entreprise qui ont pris des risques, qui se battent tous les jours, paient de leur personne, persèverent à travers les difficultés et les échecs et utilisent l'essentiel de leurs succès à préparer l'avenir. Ce sont des centaines de milliers de cadres qui travaillent dans le même esprit et ne ménagent ni leur temps ni leur peine. Ce sont enfin des millions de travailleurs qui savent très bien que l'avenir de l'entreprise, et par là leur bien-être et leur sécurité, dépendent de leur travail, de sa qualité, de l'intelligence et du soin qu'ils y mettent.

L'économie de marché, c'est un esprit, une mentalité, qui a totalement disparu à l'Est et qu'il faudra recréer patiemment à tous les niveaux de la société.

Cette mentalité, ces chefs d'entreprise, ces cadres, ces travailleurs même n'existent plus. Il faut les trouver, les motiver et probablement les former. Cela ne se fait pas du jour au lendemain. Les hommes sont capables d'opposer au changement beaucoup plus de résistance que la matière. Et ce n'est que dans la mesure où l'on trouvera des chefs d'entreprise prêts à prendre des risques, des cadres décidés à payer de leur personne et du personnel d'accord de jouer le jeu, que l'économie se transformera et que l'on pourra investir utilement. Cela ne pourra se faire que progressivement. La tentation c'est d'investir avant d'avoir les hommes. Cela ne ferait que du mal : inflation, désordre, insatisfaction. Alors que des hommes capables de risquer, d'entreprendre et de persévérer attirent tout naturellement les milliards.

Or que voit-on ? On parle, en Occident, beaucoup des milliards qu'il faudra investir mais fort peu des hommes. On risque, de la sorte, comme dans le tiers monde, d'engloutir des sommes énormes pour des résultats négatifs.

2. L'ILLUSION LIBRE-ECHANGISTE

Il est de bon ton en Occident, dans les ministères du commerce et les organisations internationales, d'affirmer qu'il faut tout faire pour maintenir les pays en voie de développement dans le circuit du libre-échange. Ce raisonnement est certes un hommage mérité

du libre-échange, mais il cache mal un intérêt assez égoïste. Nous tenons à continuer à recevoir du tiers monde nos matières premières au meilleur prix, et nous tenons surtout à pouvoir lui vendre nos produits, si possible sans restriction. Surtout, ce raisonnement oublie un peu trop facilement un fait historiquement vérifié : tous les pays actuellement développés et libre échangistes, en Europe comme en Amérique du Nord ou en Extrême-Orient, ont passé à un moment ou à un autre par une phase protectionniste.

Certes, le libre-échange est une source de bien-être commun pour ceux qui peuvent le pratiquer. Mais tout le monde ne le peut pas au même degré. Le développement implique un certain équilibre de l'économie, une base solide, un minimum d'autosuffisance. Une industrie naissante peut difficilement se développer sans protection dans un pays inexpérimenté. On voit dans quelle situation désastreuse la dépendance trop exclusive de la production de matières premières a mis la plupart des pays en voie de développement. En bref, le libre échange est un but à atteindre mais pas toujours un facteur de développement.

Cela suppose que les pays en voie de développement renoncent momentanément à acquérir une technologie qu'ils ne maîtrisent pas encore, développent un artisanat et une petite industrie aptes à pourvoir à quelques besoins essentiels, produisent peut-être moins de matières premières pour l'exportation et plus de vivres pour leurs propres besoins. Cela implique de leur part un peu d'humilité, l'acceptation d'inévitables étapes dans le développement et beaucoup de patience et de persévérance. De la patience, il en faudra autant aux pays avancés qui devront admettre que leurs partenaires du tiers monde leur achètent moins et surtout pas une technologie qui n'est pas faite pour eux, du moins pas encore. Ils devront renoncer au système par trop simpliste qui consistait à vendre notre technologie aux dirigeants du tiers monde en flattant leur vanité et en leur donnant en même temps l'argent pour nous payer. Il leur faudra accepter aussi que ces pays produisent éventuellement un peu moins de matières premières et que, de ce fait, celles-ci renchérissent.

Maîtriser son destin

Cette question du libre-échange est encore plus sensible dans le cas des pays d'Europe orientale.

L'ouverture des frontières entre les deux Allemagnes nous a montré qu'aucune entreprise de l'Est, agricole aussi bien qu'industrielle, ne pourra, avant longtemps, soutenir la concurrence des entreprises occidentales. C'est dire que la création d'une économie solide demandera du temps et un minimum de protection. Ainsi seulement, ces pays garderont la maîtrise de leur économie. A défaut, on assistera soit au maintien durable du sous-développement, soit à une formidable OPA de l'Ouest sur l'Est, avec tout ce que cela comporte pour l'Est de frustrations, de rancoeurs et de conflits futurs chez eux et avec nous.

Il est séduisant d'imaginer les biens circulant librement d'un bout à l'autre de l'Europe, au même titre que les idées, et de voir de vastes marchés s'ouvrir devant nos produits. Mais à vouloir tout tout de suite, nous risquons de tout perdre. L'économie de

marché, comme le libre-échange, ne sont pas un état de grâce qui vous tombe dessus un beau jour comme un miracle. Cela se construit petit à petit. En fait, dans le tiers monde comme à l'Est, nous avons le choix entre la facilité et le travail sérieux, entre, d'un côté, un pseudocapitalisme, qui confond l'essentiel (les hommes) et l'accessoire (l'argent), un libre-échange illusoire, parce qu'il prétend brûler les étapes, et, de l'autre côté, l'édification patiente d'une économie capable un jour de travailler sur pied d'égalité avec la nôtre. C'est une grande aventure humaine et non une affaire financière.